



LETTRE DE ROME

# LE THÉORÈME IRRÉSOLU DE PASOLINI

Le 2 novembre 1975, le corps lacéré du sulfureux artiste était découvert dans un terrain vague près de Rome. Crime sexuel ? Guet-apens mafieux ? Assassinat politique ? À l'heure où la justice italienne se penche à nouveau sur l'affaire, CÉCILE COLLETTE a rencontré ceux qui l'ont connu dans la ville éternelle.

**E**n Italie, la justice est une affaire de longue haleine – Silvio Berlusconi en sait quelque chose. Les dossiers peuvent prendre la poussière mais les magistrats ne renoncent pas et les grandes affaires politico-judiciaires défient le temps comme la colonne de Phocas sur le forum romain. Des années après les crimes, on débusque encore les impunis, on soupçonne des connivences invisibles, on recherche des vérités dérobées. L'affaire Pasolini est symptomatique de

cet entêtement. Depuis quarante ans, la mort de l'artiste le plus controversé d'Italie reste un mystère. Les intellectuels, surtout, n'ont jamais accepté la version officielle, celle d'un crime homosexuel, une passe qui aurait mal tourné. Le procès a désigné un coupable mais d'autres versions ont circulé. Le dossier a été rouvert, refermé, rouvert et voilà qu'aujourd'hui, la rumeur court à nouveau les rues de Rome : l'enquête pourrait être relancée. Il suffit de prononcer le nom de Pasolini

pour constater que tout le monde a un avis sur sa mort. Et peut-être même plus.

Le quartier de San Lorenzo, fief des étudiants et des communistes, est déserté. Ce soir de l'été 2013 est aussi ardent que le four à bois de la trattoria Pommodoro, près de la gare Termini, dans lequel rôtit la *porchetta* – le cochon farci. À la terrasse de son restaurant, attablé avec des comparses patibulaires, Aldo Bravi porte beau. Crinière blanche, chemise entrouverte, il incarne la mémoire de ces rues. « La police n'est jamais venue m'interroger après le meurtre », fait-il remarquer. C'est pourtant dans son établissement que Pier Paolo Pasolini a dîné le soir de sa mort, le 1<sup>er</sup> novembre 1975, en compagnie de son fidèle ami, l'acteur Ninetto Davoli. Il est parti seul dans la nuit. Sur un mur, Aldo a encadré le chèque que lui avait signé le cinéaste pour régler son dernier repas. Il ne l'a jamais encaissé.

D'autres photos de l'illustre client ornent la pièce. Avec le journaliste politique Mauro Bazzucchi, je déguste des *involtini* (des petits roulés) maison. Le plat est traditionnel, son interprétation aussi : « On a besoin de créer de nouveaux scénarios, de nouveaux monstres. Notamment pour satisfaire notre envie morbide du complot. » Aldo nous rejoint et raconte : « Pasolini venait tout le temps, je le connaissais. Les jours qui ont précédé sa mort, il y avait une voiture de *ragazzi* qui rôdait et s'arrêtait devant le restaurant. Peut-être qu'ils étaient seulement intéressés par le personnage, qu'ils espéraient un rôle dans son film ou de l'argent. Tout le monde savait que Pasolini aimait les jeunes hommes. Mais c'était quand même étrange. Ensuite, j'ai remarqué qu'une voiture m'a guetté pendant un mois sous ma fenêtre. »

En 1975, le témoignage d'Aldo n'a intéressé personne, l'enquête a été bâclée, le meurtrier arrêté. Pour la justice, le réalisateur de *Théorème* a été tué par un petit prostitué, Pino Pelosi, 17 ans au moment des faits. Le cadavre de Pasolini a été découvert le matin du 2 novembre, sur un terrain vague d'Ostie, à trente kilomètres de Rome, dans un état qui a toujours suscité le doute : le corps était lacéré, côtes pulvérisées, cœur et foie éclatés, une oreille arrachée, des doigts coupés. Était-il tombé dans un guet-apens ? Pourquoi un tel acharnement ? Dans les livres, les films, sur Internet, le débat continue. Pour beaucoup, cette mort semble trop commode : Pasolini tué par une de ces créatures qui le

hantaient, les *ragazzi di vita*. Sa vie et son œuvre ont été un scandale au long cours. Homosexuel, polémiste, marxiste et catholique, anticlérical, il accumulait les provocations, les procès, les raisons de déranger.

L'année de sa mort, il réalise l'un des films les plus sulfureux de l'histoire du cinéma, *Salò ou les 120 journées de Sodome*. Il ne le verra jamais à l'écran. Depuis, l'unique condamné, Pelosi, a révélé (dans un livre publié au printemps et qui a fait grand bruit) qu'il n'aurait pas été seul, et qu'il s'agissait d'une exécution. En 2010, le parquet de Rome a rouvert le dossier et le procureur devrait bientôt rendre ses conclusions.

À travers la ville, ceux qui l'ont côtoyé me livrent leur interprétation. Les avis sont partagés, les ambiguïtés résistent. Aux abords tranquilles de la place de Bologne, Paolo Di Paolo ouvre la porte de son atelier. Il a 88 ans. Aux grandes heures de la *dolce vita*, il était photographe pour les hebdomadaires *Il Mondo* et *Tempo*. En juin 1959, il a réalisé le premier reportage sur Pasolini, étoile montante de la littérature italienne. Les images de leur virée en Fiat Millecento ont été rassemblées par le photographe Philippe Séclier dans le livre *La longue route de sable* (éd. [Xavier] Barral). «Le premier soir, se souvient Paolo, nous nous sommes arrêtés à Viareggio pour dîner. Il m'a demandé: "T'aimerais sortir, voir des filles? Alors on va chacun de notre côté." Il y avait un groupe de jeunes hommes et ils sont partis ensemble comme s'ils étaient amis depuis toujours. Il arrivait à les aborder facilement. Même s'il y a eu une barrière entre nous, ce fut une collaboration extraordinaire. Le reportage fut un scoop. Nous nous sommes revus et j'ai fait cette fameuse photo au Mont Testaccio, avec le jeune homme qui s'éloigne. Tout l'univers pasolinien y apparaît: une Rome grise et tragique. C'était un endroit louche, avec des voyous qui me regardaient bizarrement.» Sur la mort de l'artiste, Paolo Di Paolo a sa petite idée: «Pasolini était un homme seul,

## Homosexuel, marxiste, anticlérical, il accumulait les provocations et les raisons de déranger.

orgueilleux, qui ne s'ouvrait pas. Sa mort n'a surpris personne. C'est tragique, mais c'est très clair. Pour moi, c'est un règlement de comptes de ce milieu. Un crime organisé par jalousie et par intérêt. Pasolini était généreux avec ces *ragazzi*, il leur faisait des cadeaux. Sa mort est liée aux personnes qu'il fréquentait. Mais l'Italie n'a pas besoin de savoir qui l'a tué, elle a besoin de connaître ses œuvres.»

### NON-DITS ET INCOHÉRENCES

À sud de la capitale, près de la gare Ostiense, Francesco Piccolo, écrivain et scénariste de Nanni Moretti, me reçoit autour d'un expresso. Il avait 11 ans quand Pasolini a perdu la vie, mais cette «ombre» l'intimide encore. «Ça m'est difficile d'en parler, confesse-t-il. En Italie, c'est une présence énorme pour tous ceux qui touchent à la politique, au journalisme, au cinéma ou à la littérature. Sa série d'articles dans le *Corriere della Sera* («Les écrits corsaires», 1974) est un modèle de courage et de puissance. Mais sa sanctification est un peu abusive. Pasolini le prophète est devenu un personnage épique. Il fait presque partie du folklore, à son corps défendant. Connus pour ses mœurs, il incarnait le monstre de l'homosexualité assumée, l'intellectuel décadent. Une caricature qui alimentait les ragots, comme en France le couple libre que formaient Sartre et Beauvoir,



Mais on oublie que Pasolini pouvait être réactionnaire avec son refus du monde industriel et du progrès, son idéalisme archaïque. C'était un être complexe.» Homme de gauche, Piccolo émet des réserves. La théorie du complot ne l'inspire pas. «C'est un sport national de désigner des éventuels coupables. Pour ma part, j'en reste à ce qu'a dit son ami Alberto Moravia aux funérailles: c'est quelqu'un qui pouvait être tué. Le climat était violent à l'époque, mais je ne me hasarderai pas sur une hypothèse.»

Au cœur du Ghetto, le quartier juif historique, constellé de galeries d'art, le photographe Dino Pedriali m'a fixé rendez-vous en face de la fontaine des tortues. Il est très énervé, son propos est décousu. Ancien assistant de Man Ray, il est le seul à avoir pris des photos de Pasolini nu chez lui, quelques jours avant le meurtre. «J'étais un jeune photographe. Mes photos devaient illustrer son roman *Pétrole*, qu'il était en train d'écrire. Mon destin artistique s'est arrêté tragiquement avec ces photos. Ma carrière était finie.» Il est méfiant, versatile, s'emporte: «Ce n'est qu'une appropriation de la gauche italienne, qui gère culturellement l'image de Pasolini! Mais sa mort n'est pas politique, Pasolini ne s'est pas fait piéger. Ce n'est pas Pelosi, cet être absurde, instrumentalisé. Il a été assassiné par un groupe de voyous. C'est un homicide de nature sexuelle, parce qu'il était gay. Son nu était un cri de désespoir. C'est pour cela que son amie, la comédienne Laura Betti, voulait que je brûle mes photos. Ils ne trouveront jamais rien de nouveau!»

Je sors du rendez-vous étourdie par sa colère. Roman inachevé, *Pétrole* a



été publié en 1992, longtemps après le meurtre, et fait l'objet de toutes les attentions. Le manuscrit serait à l'origine des menaces qui pesaient sur Pasolini. Son contenu, supposé aussi inflammable que le titre, a été analysé par les exégètes les plus minutieux. L'artiste y aborde l'idéologie hédoniste, le fascisme capitaliste, les mutations culturelles... Mais il y éluciderait aussi le mystère de la mort d'Enrico Mattei, dirigeant de la compagnie pétrolière italienne ENI, victime d'un accident d'avion en 1962. L'appareil serait tombé en panne de kérosène, ce qui semble ironique pour un roi du pétrole. Non content d'accuser le successeur de Mattei, Eugenio Cefis, le livre prétend expliquer la stratégie de la tension, cette vague d'attentats qui a secoué l'Italie durant les années de plomb (1964-1980) et qui visaient à instaurer un climat de violence dans la société pour favoriser l'émer-

## Le corps fut décrit par le médecin légiste comme une « bouillie de sang ». Pelosi n'a pu causer seul un tel carnage.

gauche *Micromega*. Le soir de notre entretien a lieu la première de sa pièce, dans laquelle il imagine Pasolini se réveillant sur le terrain vague d'Ostie. Borgna vient d'apprendre qu'il est invité à la Mostra de Venise pour présenter son documentaire « Prophétie », d'après un poème de Pasolini dédié à Sartre. Il accepte de revenir sur les points équivoques. « Les homosexuels, dit-il, veulent que Pasolini soit mort en homosexuel. Comme il n'a pas été assassiné pour son homosexualité. » Il a côtoyé Pasolini au temps où sa pensée inspirait les jeunes communistes – Borgna en était. « Pasolini était solitaire, il aimait ça, comme tous les grands poètes. Mais il avait des amis, et surtout beaucoup d'en-

nemis. Je pense que son assassinat a été prémédité. Pour le faire taire, l'empêcher d'écrire, de continuer ses recherches. » Pour Gianni Borgna, « le roman *Pétrole* est devenu une sorte de totem » et pourrait avoir constitué le mobile du crime. « Une rumeur insistante dit que le chapitre manquant du livre, "Lumières sur l'ENI", était crucial. Certains assurent qu'il existe, d'autres qu'il n'existe pas. De nombreux intellectuels, ici et ailleurs, répètent que Pasolini ne possédait aucune information confidentielle qui aurait pu le mettre en danger. Ils se trompent. Il travaillait sur un grand nombre de documents inédits. D'ailleurs, Eugenio Cefis a empêché la parution du livre par la suite. Quoi qu'il en soit, il suffit de lire *Pétrole* pour comprendre qu'il justifiait l'ordre de l'éliminer. » Borgna ajoute : « Le prétendu meurtrier, Pelosi, a confirmé le chantage. Les studios de Technicolor

avaient été cambriolés fin août 1975, et les bobines de *Salò* volées. Leur restitution était l'appât, le prétexte. Pasolini a utilisé des copies au montage, les originaux n'ont jamais été retrouvés. »

En remontant sur sa Vespa, Gianni Borgna conclut, optimiste : « Pour l'instant, rien ne filtre de l'enquête en cours. On a déposé de nouveaux éléments il y a trois ans, mais le procureur doit avoir trouvé d'autres choses, avec les analyses possibles aujourd'hui. » Puis il s'évanouit dans la fournaise de Rome. Il connaît son territoire : parmi différents arguments, il a relevé que l'itinéraire choisi par Pasolini et Pelosi la nuit du meurtre était incongru. Pour arriver à Ostie, ils ont emprunté la mauvaise route. À Rome, pourtant, tout le monde connaît le chemin de la plage.

Un pèlerinage s'impose donc sur les lieux du crime. Grandi Numeri, rappeur romain né en 1975, a proposé de m'emmener en voiture. Ostie est à quarante minutes de route. En route, il me confie que le cinéaste reste pour lui « le dernier grand intellectuel italien » et une source d'inspiration. Il ajoute, catégorique : « Évidemment, ce n'était pas un crime sexuel. » Une fois arrivés, il faut trouver le terrain vague, situé dans une zone en friche difficile d'accès. Personne aux environs, une stèle austère honore la mémoire de Pasolini. Inutile de s'attarder, l'endroit ne recèle rien que de la tristesse.

Mieux vaut passer un coup de fil en France à René de Ceccatty, spécialiste et traducteur de Pasolini. À 17 ans, il fut ébloui par *Théorème* et a cherché à rencontrer son auteur. « C'est un rendez-vous manqué, dit-il. Je lui avais écrit, il m'avait répondu. Je suis allé le voir mais il n'était pas chez lui ce jour-là. » À défaut d'une amitié, il s'est donc consacré à l'œuvre et a traduit *Pétrole*. Il raconte : « Le roman est paru bien plus tard. À l'époque, ce manuscrit était secret. Peu de gens étaient au courant. Lors de la première publication, il y avait peu de notes sur les références politiques. C'était obscur. Depuis, ça a été éclairci. Je ne pense pas qu'il ait fait des découvertes qui auraient pu le mettre en danger. Mais le lien entre le roman et l'affaire Mattei n'est pas négligeable. L'autre point fondamental est la place de Pelosi dans la vie de Pasolini. Ils se connaissaient depuis plusieurs mois, ce n'était pas une rencontre impromptue. Ils avaient rendez-vous le soir du meurtre pour rencontrer des amis de Pelosi. Pasolini savait que c'était un chantage. Sur place, ça a dû dégénérer. Il y a eu plusieurs



gence d'une dictature. Une période damnée. Bombes, enlèvements, affrontements entre bandes néofascistes et groupuscules d'extrême gauche, vendettas politiques. Pasolini l'avait compris, cette dérive avait des instigateurs officieux. C'est l'un des sujets au cœur du roman *Pétrole*, où il imagine des attentats dans les gares cinq ans avant celui de la gare de Bologne de 1980.

Gianni Borgna, ancien maire adjoint de Rome, m'attend dans un café. Gardien du temple Pasolini (et commissaire de l'exposition à la Cinémathèque française du 16 octobre 2013 au 26 janvier 2014), il est l'un des trois hommes à l'origine de la réouverture de l'enquête judiciaire. En 2008, l'écrivain Carlo Lucarelli et lui ont répertorié les non-dits et les incohérences de l'affaire, dans un long article de la revue de

assassins, c'est certain. Probablement la petite pègre mandatée. Mais on ne sait pas qui est derrière tout ça. » Ceccatty ne va pas jusqu'à parier sur un assassinat politique. « Ce qui est sûr, c'est que ce fut un scandale judiciaire. Les preuves matérielles ont été effacées, comme cette trace de main ensanglantée sur le toit de la voiture de Pasolini, laissée en plein air par la police sous la pluie. Ahurissant ! Refaire un procès sera difficile, mais il est normal de vouloir résoudre l'un des plus grands mystères du XX<sup>e</sup> siècle en Italie. C'est une affaire qui nourrit les fantasmes. En revanche, je ne crois pas à la version d'un Pasolini mettant en scène sa propre mort. Il était morbide, paranoïaque, persécuté, oui. Mais de là à dire qu'il s'est abandonné à ses bourreaux, non ! »

#### MEURTRE PARFAIT

J'ai voulu appeler le procureur Minisci, au parquet de Rome, pour sonder les avancées du dossier. C'était illusoire : son secrétariat refuse de me le passer. Avant de se voir confier l'affaire, Francesco Minisci a fait ses armes durant dix ans au parquet anti-mafia de Calabre. On le suppose combatif et peu disposé à finir bredouille. La dernière personne qui puisse trancher est le magistrat Guido Calvi, avocat historique de la famille de Pasolini. Lui aussi a contribué à la réouverture de l'enquête, notamment en faisant enregistrer en 2005 le témoignage de Sergio Citti, l'acteur fétiche du cinéaste, juste avant sa mort. Dans cette déposition filmée, Citti se rappelle la confession d'un pêcheur, présent lors du crime : une seconde voiture est arrivée, quatre hommes en sont sortis et ont tabassé Pasolini. Il a tenté de s'enfuir en hurlant mais les inconnus l'ont rattrapé et lui ont roulé dessus. À l'époque, le corps fut décrit par le médecin légiste comme une « bouillie de sang ». Le jeune Pelosi n'a pu causer seul un tel carnage. Et Citti de conclure : « Pourquoi Pasolini serait-il allé dans ce terrain vague d'Ostie pour un simple rapport sexuel, alors qu'il connaissait tous les prés de la via Tiburtina ? » De fait, il y avait sûrement des planques plus agréables pour se tripoter.

Au Conseil de la magistrature, Guido Calvi me fait entrer dans son bureau avec un large sourire. « J'ai de bonnes nouvelles, lance-t-il. C'est encore confidentiel mais les résultats de l'enquête devraient être rendus à la fin de l'année et apporter des éléments positifs. Le procureur mène des recherches approfondies, ce qui laisse penser qu'il avance – il n'aurait pas mobilisé tout ce temps sans



#### MISES EN SCÈNE

(1) Sur le tournage de *Salò ou les 120 journées de Sodome*, en 1975. (2) Reconstitution policière sur le terrain vague où le corps de Pasolini a été retrouvé le 2 novembre 1975. En blouson chamarré, le jeune Pino Pelosi, accusé du meurtre.

résultats ; il aurait clos le dossier tout de suite. Si l'enquête dure, c'est qu'il a de quoi organiser un nouveau procès. »

Calvi appartient aujourd'hui au cénacle des plus hauts magistrats d'Italie. Mais il a surtout été avocat dans les plus grands procès des années de plomb : les attentats de Piazza Fontana et de la gare de Bologne, et le premier procès de la mort de Pasolini. Il avait connu le cinéaste durant ses études de philosophie. Il se souvient même avoir été invité chez lui à boire un café « fortissimo ». « J'ai participé au premier procès parce que je savais que tout était faux depuis le début, assure-t-il. La thèse de l'homosexualité a permis de masquer ce qui s'est vraiment passé. » Il se glisse dans la faille entre le premier jugement, rendu en 1976, et les conclusions de la Cour suprême de cassation, en 1979. Une requalification du crime est-elle envisageable aujourd'hui ? « Ces changements sont générationnels et culturels. Un magistrat plus jeune se passionne plus qu'un vieux magistrat pour le meurtre de Pasolini, fondamental dans l'histoire de notre pays. Nous sommes souvent accusés d'avoir une justice lente en Italie. C'est vrai, mais nous avons obtenu des résultats que d'autres n'ont jamais obtenus. Pour les attentats de Piazza Fontana et de la gare de Bologne, il a fallu vingt ans de procès. Vingt ans ! Mais on a fini par comprendre qui étaient les responsables. Des hommes d'extrême droite, mais aussi des militaires et des agents des services secrets. » Il parle avec douceur, sans l'emphase des ténors des prétoires. « Autant pour les attentats des années de plomb, ceux qui ont agi dans l'ombre l'ont fait avec maladresse, autant dans l'affaire Pasolini, ceux

qui ont pensé et organisé l'assassinat ont opéré de façon intelligente. C'était techniquement parfait. Si c'est un crime politique, il y a derrière des gens qui ont mis en place un dispositif pour interdire que la vérité éclate. Ce que les services secrets appellent des "interrupteurs". » Pasolini aurait donc été victime d'une sous-traitance occulte : « Ceux qui agissent ne savent pas pour qui ils le font, dit Calvi. On ne peut jamais remonter la piste. Il y a la mafia, le milieu du banditisme, mais ce ne sont que des exécutants. »

Beaucoup flairent l'implication des mafrats des quartiers de la Magliana et de Donna Olimpia, mais ces derniers étaient des seconds couteaux ; qui serait la tête pensante ? Le sentiment personnel de Guido Calvi est que *Pétrole* a eu son importance. « Pasolini avait des informateurs de poids, confie-t-il. Le danger était là : c'était un homme d'une grande intelligence, d'une grande crédibilité, très écouté. Il faut comprendre qui était derrière cette stratégie politique. D'après moi, c'est plus compliqué qu'un simple potentat démocrate-chrétien. » Comme lorsque Pasolini dénonçait les coupables des attentats dans le *Corriere della Sera*, le journal de la bourgeoisie italienne : « Je sais. Je n'ai pas les preuves mais je sais », dit Calvi. Il a une intuition : « Depuis le départ, je suis convaincu que c'était un meurtre commis avec des complices. C'est un crime typiquement national – de nature fasciste. Sur les attentats des années de plomb, on a fini par connaître les noms de tous les coupables. Pour Pasolini, on trouvera aussi. » L'ancien avocat est tellement persuadé que la mort de l'artiste finira par être élucidée qu'il promet déjà, bravache : « S'il y a un nouveau procès, je plaiderai. J'en suis encore capable. » Comme nombre d'Italiens, cela fait quarante ans qu'il attend. □